

LAETITIA
AYRÈS

Renverser la nuit

ROMAN

Le
Soir
Venu

Également aux Éditions Le Soir venu

Margo a des problèmes d'argent, Rufi Thorpe
Dans mes écouteurs, Aurélie Delahaye
Les Étoiles du silence, Jean-Marc Ceci
Un tango pour Doro, Nathalie Longevial
Le Retour de l'oie blanche, Mélissa Perron
L'Allégorie des truites arc-en-ciel, Marie-Christine Chartier
Puisque l'eau monte, Adélaïde Bon
La Branche argentine, Carole Zalberg
Le Présage des oiseaux, Myriam Chirousse
Je nettoie vos sols et ramasse vos silences, Valentine Headway

Cet ouvrage a bénéficié des conseils de Capucine Ruat
dans le cadre de l'agence littéraire Maison Ruat.

Éditions Le Soir venu

Route de Florissant, 97 – 1206 Genève – Suisse
Site Internet : www.editions-lesoirvenu.com
Mail : info@lesoirvenu.com

© Éditions Le Soir venu, une marque des Éditions Jouvence, 2026
ISBN : 978-2-940797-21-9

Charte graphique : François-Xavier Pavion
Couverture : Hokus Pokus
Correction : Stéphanie Hourcade et Judith Levitan
Mise en pages : SIR

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés pour tous pays.

*« Et de l'Étoile à la Concorde,
Un orchestre à mille cordes »*

Pierre Delanoë

Pénombre

Je ne sais pas qui tu es. Je sais ce que tu as fait.

Et, d'une façon ou d'une autre, pour cela, tu paies.

Tu es peut-être un homme, peut-être une femme, tu as au moins cinquante-huit ans ou bien davantage, il se peut que tu sois en train de mourir, que tu sois déjà mort.

Chaque matin, tu te réveilles et tu as une pensée – pas forcément longtemps, pas forcément consciente –, c'est un éclat de verre qui cisaille tes moments de paix, une tache sur ta première heure de soleil, un goût d'asphalte en avalant ton café – tu as une pensée pour lui.

Pour cet homme mort par ta faute.

Celui vers qui tu ne t'es pas retourné. Tu n'as pas voulu le regarder. Tu as pensé qu'il valait mieux appuyer sur la pédale, le laisser, séparer vos vies d'autant de kilomètres que possible, jusqu'à ce que son corps à terre diminue dans ton rétroviseur, qu'il

rétrécisse. Qu'il s'efface. Tu n'as pas pu faire autrement, tu n'as pas su réfléchir, c'est une question de chimie, je n'y connais rien mais il y a une substance que le cerveau sécrète lors d'un pic de stress et qui te paralyse, ça doit pouvoir se plaider, puis, lorsque tu as retrouvé tes esprits, il était trop tard. Cela arrive tout le temps dans la vie, on réagit trop tard pour dégainer une bonne réplique ou pour un geste tendre, toi tu as réagi trop tard pour aller voir l'homme qui est mort par ta faute.

Tu as fui, tu as filé en pilote automatique, par instinct de survie, tu t'es dit *Il reste là, moi je suis déjà loin*, tu ne te doutais pas que, ce faisant, tu clouais l'inverse au mur de ta vie, que pour toujours la silhouette couchée sur le bitume y serait gravée. Tu as continué à rouler à vive allure, ta vie s'est arrêtée tout autant que la sienne. Tout de toi a peur, de cette peur qui t'a saisi lors du choc, elle n'est pas partie, elle sent le métal sous la pluie, elle te fait tressaillir lorsqu'on te touche sans prévenir, elle te fait détester les surprises, haïr les tournants et maudire les arbres, elle te fait voir des hommes aux cheveux bouclés partout.

Elle te prend la nuit lorsque entre deux plages de sommeil tu nages la tête hors de l'eau trop longtemps, elle te prend au collet, susurre au creux de ton oreille que tu paieras la perte de cet homme et ta

fuite, que tu auras double peine. Elle te montre du doigt que la vie est un papier de soie facile à lacérer et tu peines à respirer, tu écoutes ton cœur battre jusqu'à ne plus pouvoir fermer les yeux, son battement régulier te surprend et te torture. Et encore, ce n'est que ton cœur de fautif.

Il y a pire.

Il y a les battements du cœur de ceux que tu aimes. Peut-être celui de ton conjoint, de tes enfants. Peut-être as-tu choisi la vie pour conjurer la mort, la reproduction pour compensation, les yeux ronds des nourrissons pour oublier la silhouette en chien de fusil sur l'asphalte, les rires baveux pour exorciser le bruit du pare-chocs contre l'homme surgi de l'arbre. Alors, sans le savoir, tu as fait le pire choix car tu as peur sans trêve, peur que ceux que tu aimes meurent de cela, de cette maladie affreuse, celle que tu leur as transmise. Tu as peur qu'un jour, une nuit, alors que d'autres s'ébrouent ou se reposent, tes enfants la rencontrent, qu'ils y succombent. Pour toujours, tu as peur de l'accident.

Sache que je pense à toi. Je ne sais si deux personnes qui ne se connaissent pas peuvent communiquer par la pensée, si nos esprits se rencontrent, si c'est lors de tes angoisses que tu t'invites dans mes songes.

Je ne sais pas si l'homme renversé te rend visite parfois. À moi, oui. Je pense à vous deux, à celui derrière le volant, à celui à terre. Et à ceux qui essaient de tenir debout.

Quand on a peur, on se raconte des histoires.

Quand on ignore, on invente pour ne pas devenir fou.

J'ai souvent peur, et je ne sais rien. J'imagine que toi aussi, que toi non plus.

Alors voilà l'histoire.

Nuit

Il serait fier de toi.

C'est la première fois que tu portes ce costume. Dans la glace, tu observes, étonné, un jeune homme qui te ressemble à l'intérieur d'un costume emprunté. Tu vois bien qu'il est un peu petit pour toi, un peu serré aux épaules. Si tu t'obstines à fermer le premier bouton, cela plisse et fait ressortir la chemise blanche. Avec son col amidonné aux pointes dressées vers le ciel, tu as des airs de super-héros en pleine transformation, on dirait Hulk qui s'apprête à faire craquer sa chemise, tu n'es plus un gamin, tu es un homme qui soumet le costume de son père à sa carrure.

— Tu es prêt? demande-t-elle depuis le couloir.

Tu sais très bien ce que dira ta mère lorsque tu auras franchi la porte de la salle de bains. Tu es soulagé de lui avoir soutenu que la finale du concours se tient à huis clos, même si c'est faux. Il est temps d'ajuster ta cravate pour achever ta transformation. Ce geste qui tord la soie en un nœud

parfait, tu l'as contemplé cinq jours par semaine pendant des années comme on regarde un magicien à l'œuvre, mais jamais tu n'as essayé de le reproduire. Tu te dis qu'il y a un monde entre voir et faire. Ton père le faisait comme on expédie une corvée. Dans le miroir, tu le regardais par en dessous, depuis sa ceinture en cuir jusqu'au menton rougi par le rasage et arrosé de lotion, un flacon vert bouteille dont la vue te donnait envie d'être adulte. Tu saluais la performance en comptant dans ta tête, cinq, quatre, trois, deux – il avait toujours fini son nœud avant.

Tu fais couler le ruban de soie rouge derrière ton col. Ça glisse dans un souffle, un moment tu le crois derrière toi. C'est un son qui lui appartient comme le son de sa voix. Personne d'autre dans le miroir. Poitrail immaculé cerné de rouge, tu as l'air d'une plaie ouverte. Tu te souviens des nœuds appris enfant. Le serpent tourne autour de sa queue, le serpent repasse dans le puits. Tes mains décomposent les mouvements, parfois la magie ne tient qu'à la vitesse.

— Tu as besoin d'aide?

Tu sais très bien quelle tête aura ta mère lorsque tu ouvriras. Sous ses cheveux hirsutes, tu verras sa figure où désespoir et entêtement se livrent bataille, elle aura cet air d'entre-deux sur lequel tu ne peux

pas compter, qui crie à la fois *Je ne survivrai pas* et *Tout va bien se passer*, cet air qui lui est tombé dessus un matin de juillet, il y a deux ans. La veille, Raymond Barre avait déclaré « Le temps de la facilité est terminé », la sentence avait résonné dans l'appartement comme un message personnel.

Depuis, elle fait comme si, vaille que vaille, coûte que coûte, mais tu devines bien ce que les gens cachent lorsqu'ils la voient, ce qu'ils chuchotent après avoir pris congé d'elle, et toi aussi tu penses pareil : mon Dieu qu'elle est marquée. Elle lâchera cette phrase qu'elle croit réconfortante et qui te donne la nausée, comme un gâteau accepté une fois par politesse et que tu ne peux plus refuser. Avant de s'exécuter, elle posera les yeux sur toi. Son regard pénétrera jusqu'à tes os, tu sauras qu'en te regardant c'est ton père qu'elle cherchera, tu le verras dans ses yeux à elle. Ses lèvres s'arc-bouteront puis se fendront pour aspirer de l'air, ce sera le signal. Ton ouïe se troublera, le temps s'ouvrira. Tout sera au ralenti comme dans les films. Gros plan sur la bouche de ta mère, ses lèvres en cul de poule mimerront des syllabes qui ne parviendront plus à ton cerveau, il a dit stop, il a délégué le sale boulot à tes globes oculaires, eux verront, lui n'entendra pas, cette phrase à laquelle tu as droit depuis qu'il s'est

barré comme un lâche, que tu aies fait une connerie ou décroché la meilleure note de ta promo, que tu sois sur le point de t'endormir dans la chambre où seuls les posters ont changé depuis ton enfance, ou en train de partir pour la fac au petit matin.

La phrase que tu redoutes et à laquelle tu ne t'habitues pas, celle qui n'attend pas de réponse. *Il serait fier de toi.*

Le nœud de soie rouge a eu raison de tes airs de super-héros, et te voilà premier de la classe dans le miroir. La plupart de tes camarades de droit te traitent de fils à papa, les cons. Tu connais ton image, et tu en joues. Tu sais qu'on ne s'attend pas à un plaideur acharné lorsqu'on te voit. On te donne moins que ton âge or tu n'as que vingt ans, on te croit doux, candide, les traits de ton visage, encore accrochés à l'enfance, sont parfaitement symétriques, tu es beau mais lisse. Les jaloux te disent fade.

Tu caches bien ton jeu. Te doutais-tu, en choisissant d'étudier le droit, que tu serais doué pour cela? Que tu te métamorphoserais lorsqu'il s'agirait de défendre, que tu imposerais l'écoute en prenant la parole? Je me demande si, petit, tu rêvais à d'autres destinées. Si tu n'as pas choisi le droit par défaut, ou par souci de rétablir une dimension morale et sacrée dans cette famille abandonnée par le père. Si l'idée

de faire du droit n'a pas germé ce jour où ta mère a ouvert l'armoire paternelle et s'est fracassée sur le vide des étagères. Disparu le linge plié, disparue la valise dans le placard de l'entrée, disparus aussi – tes sœurs et toi le découvrirez plus tard – sa raquette de tennis et les volumes de La Pléiade. Pour couronner le tout, le tube de cet été 1976 s'appelle « *Parque te vas* », impossible d'échapper à ses trompettes et coups de cymbales. Tu revois ta mère épluchant les albums photos au beau milieu de la nuit, tournant chaque page les yeux trempés et les mains pleines d'espoir, cherchant avidement une photo de famille manquante, un rectangle de plastique vide pour compenser celui des étagères, espérant qu'il soit parti avec un morceau de vous, une photo dans la poche. Elles y sont toutes. Les costumes sur cintre aussi. On a le droit de faire ça? Vingt-cinq ans de mariage, trois enfants, un train de vie de cadre supérieur, chaque soir *Bonne nuit mes chéris*, chaque année la messe de minuit, du linge repassé dans l'armoire, et on a le droit de se barrer un matin sans une lettre, sans un mot? C'est peut-être ça, ta toute première plaidoirie. Défendre la veuve et l'orphelin.

— Tu vas finir par être en retard!

Il ne te manque qu'un peu de parfum. Celui que Cécile adore reconnaître lorsqu'elle se niche dans

ton cou, qui la fait inspirer plus fort et gonfler sa poitrine. Elle sera là ce soir, elle a promis. Tu l'emmèneras fêter ta victoire jusqu'au petit matin. Aucun doute là-dessus. Vous n'êtes plus que trois à concourir, tu es l'outsider qui a créé la surprise face à des étudiants en dernière année qui font figure d'anciens combattants, ils ont l'expérience mais toi le feu, tu peux défendre n'importe quoi, n'importe qui. Tu découvriras le sujet de ta plaidoirie la hargne au ventre et l'esprit calme, le reste suivra. D'abord le fond : tu analyseras les faits, piocheras tout ce qui peut t'être utile, feras feu de tout bois. Ensuite, l'angle et le style. Tu chercheras la meilleure façon de convaincre, c'est ce que tu préfères. Alors que d'autres écrivent jusqu'à la dernière minute de leur travail préparatoire, le nez dans le Code, tu consacres un tiers de ton temps à la forme, crayon levé, et toujours, tu gagnes. Ce sera un brasier de mots au service d'arguments imparables. Ce concours d'éloquence, même si tu en es le benjamin, il est pour toi. Cécile ne verra plus seulement son élève de TD âgé de trois ans de moins qu'elle mais un brillant ténor du barreau, vous marcherez dans les rues endormies, sa hanche cognera ton aine, son épaule frôlera ton torse.

De lourdes gouttes s'abattent sur le carreau de la fenêtre, ça résonne dans la salle de bains comme le feu d'une mitrailleuse. Giboulées de mars. Tant pis pour la promenade dans les rues de Paris. Tu emmèneras Cécile en voiture, après tout ton parrain te la prête pour ton grand soir, il a insisté, pourquoi ne pas en profiter. *Paris by night* à bord d'un Range Rover, Cécile va adorer. Tu souris dans la glace.

Je te vois beau comme un enfant qui a grandi d'un coup et qui n'en a pas idée. Tout t'appartient, tu n'es à personne.

Tu attrapes les clés de la voiture sur le meuble de l'entrée puis te tournes vers ta mère. Elle retouche le nœud de soie, comme elle le faisait avec lui chaque matin sur le pas de la porte. Un bref instant tu peux comprendre pourquoi il a fui.

— Je t'appelle quand j'ai fini, Maman, promis.

Regard posé, lèvres arc-boutées. C'est le signal.

— Il serait fier de toi, tu sais.

*

Tu es parti à ton oral. Tu as passé la nuit dehors. Tu en es revenu.

Au petit matin, tu as embrassé ta mère, tu lui as raconté comment cela s'était passé en un récit dont elle a attribué l'extrême sobriété à ta modestie. Tu es retourné en cours. Tu as avalé trois repas par jour.

Après, presque rien n'a changé. Tu as sauvé les apparences, conservé tes habitudes, tu tiens de ton père que la meilleure chose à faire lorsque l'on tombe de cheval est de remonter en selle. En soignant l'extérieur, tu as remarquablement masqué ton naufrage. Ta vie est devenue semblable à un fruit se décomposant, lentement, sous une peau alléchante.

Après, tu as choisi de rester à Paris, tu es repassé par les quais à maintes reprises, tu as même été capable de conduire de nuit.

Mais plus jamais tu n'as chanté. Bien sûr, à quelques occasions il t'est arrivé de rejoindre un enthousiasme collectif, d'entonner un refrain lors d'une fête, d'une ivresse ou d'un moment de joie. La légèreté revient toujours quand on baisse la garde. Mais elle a un prix. Tu as envie de t'arracher la gorge, de débrancher les enceintes et de faire taire la foule. Tu implores le silence, celui des étoiles sous un ciel de pluie, celui d'avant. Pour toujours cette nuit-là est associée au souvenir d'une chanson écœurante, et à cause de cette chanson – qu'elle résonne dans une salle d'attente et tu blêmis, qu'elle s'incrute à

une soirée et tu te dissous –, à cause d'elle, toutes sont condamnées. Tu ne supportes plus la variété, seule la musique classique trouve grâce à tes yeux, instrumentale si possible. Beethoven, surtout. Dans les taxis, tu exiges France Info ou qu'on éteigne la radio. Parmi tous les « si » qui te torturent lorsque tu dissèques cette nuit de mars – *si je n'avais pas pris ce chemin-là, si je ne m'étais pas assoupi à cet endroit-là, si je n'avais pas regardé Cécile à ce moment-là...* –, c'est à la musique que tu t'en prends le plus, à ta voix débile qui beugle dans l'habitable, à ton insouciance criminelle. L'art du verbe ne t'a pas quitté, dans les salles d'audience ta voix continue de porter, mais la joie simple de fredonner, ça non, terminé. Tu as fait du silence ton recours pour désamorcer les souvenirs, peut-être aussi pour te punir. Tu as raison, les chansons sont dangereuses.

Ce sont elles qui t'ont mis sur mon chemin.

*

La Ville lumière collectionne les plaques commémoratives, et les Parisiens peuvent se diviser en deux catégories. Il y a ceux qui passent devant sans l'aumône d'un regard, qui filent à travers la ville, absorbés par un présent qui les rend aveugles aux

signes du passé, et il y a ceux qui s'arrêtent pour lire chaque plaque et pour imaginer : un écrivain penché sur son écritoire, un poète sous le porche, un mort pour la France agonisant sous des ordres crachés en allemand. Pour les anonymes, les traîtres ou les faits tièdes, pas de plaques. Le monde se fout des anecdotes, pourtant les anecdotes font le monde.

Et le monde ignore qu'au bord de la rive droite, dans un tournant de bitume où s'élève aujourd'hui un jeune platane tout en feuilles entouré de quelques planches de bois mort pour l'aider à se tenir droit, une nuit de mars sous la pluie, un jeune homme de vingt-six ans a perdu la vie. Ces histoires-là, on les raconte ou on les tait, c'est par les vivants qu'elles passent, on n'en fait pas des plaques. Moi aussi, je m'en fichais.

Ce matin, dans une rue de Paris située plus au nord, j'ai cru voir ma cousine. Elle me précédait sur le trottoir d'un pas rapide, celui qui vous conduit au travail, manteau d'hiver, sac à main en bandoulière. De dos, la silhouette était identique. Du moins identique à celle dont je me souviens : nous ne nous sommes pas croisées depuis dix ans – du côté de mon père, les liens sont rompus. Des picotements ont déferlé jusqu'au bout de mes doigts, l'envie de revoir

son visage m'a saisie, la crainte aussi. J'ai traversé et pressé le pas pour dépasser la silhouette du souvenir de ma cousine d'il y a dix ans. J'ai jeté un regard dans sa direction. Derrière les mêmes cheveux noirs, ce n'était pas elle. Derrière les mêmes cheveux noirs, un faux. J'ai poursuivi mon chemin avec le sentiment fraternel de n'être ni ici, ni maintenant. Je nous ai revues elle et moi, gamines, robes d'été taillées par notre grand-mère dans du tissu provençal, allant chercher le courrier dans la boîte aux lettres plus rouillée que verte tout en bas du sentier de terre, sur une colline du sud de la France. Nos sandalettes butent contre les cailloux, à cette époque nous croyons encore que nous marchons sur des pépites. Ma cousine et moi, on ne se voit que pendant les vacances scolaires alors on ne se quitte pas. On n'a que quelques jours d'écart, on se comprend sans se parler. Elle a un accent, elle habite entre de la lavande et des oliviers, j'en ai un autre, je vis dans la capitale. Son prénom, Colombe, symbolise la paix, le mien, Laetitia, signifie la joie. C'est un sacré programme, je ne sais pas encore ce qu'il est censé réparer. Aller chercher le courrier, c'est notre rituel du matin dans le royaume de chaux et de tuiles construit par nos grands-parents. Ivresse de quitter la maison, de faire un bout de route à l'écart des adultes qui ne peuvent

plus nous voir dès le premier tournant, frisson à l'idée de tomber sur un sanglier, regret de ne pas en croiser, privilège de soulever le loquet métallique puis de passer la main à travers les toiles d'araignées. Léger dégoût avant la récompense : une carte postale ou une lettre peut-être, un journal sûrement. Le dimanche, rien à se mettre sous les phalanges, mais on y va quand même, on ne sait jamais. On referme la boîte déçues ou satisfaites, on cueille un brin d'herbe, se le colle dans la bouche. La racine tendre se fend sous nos dents de lait, on en mâchonne le jus, on remonte le chemin. D'un coup d'un seul, en une déflagration solidaire dont l'origine demeure mystérieuse, les cigales crissent à l'unisson : la journée est officiellement ouverte. Roche aveuglante, arbouses confites, ciste velouté. Soleil abrupt sur nos bras nus. Tous les sens s'éveillent avec l'ouïe. La douleur aussi. Les amputés ont mal à leur membre fantôme, les membres de ma famille arrachée me démangent.

Coup de klaxon assorti d'injures : j'ai traversé n'importe comment. Je reproche à mes fils d'être trop dans la lune, leur rabâche de regarder avant de traverser mais je ne fais pas mieux. Je m'excuse auprès de l'homme qui m'insulte à défaut de m'avoir écrasée, j'accélère le rythme et arrive en avance au théâtre. L'entrée des artistes est fermée.